

Le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.857

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Étranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2253-78



Le journalisme est-il un art ?

J'aime assez Léon Bloy, grand catholique, quand il écrit à l'intention des beaux messieurs de la presse :

« L'esprit français, en cette fin de siècle, rappelle invinciblement l'effroyable Charo-gne de Baudelaire et les journalistes sont sa vermine. Ils se pressent, innombrables, sur ce cadavre sans sépulture et précipitent sa putréfaction qui est à empoisonner l'univers. »

« Le jour où il n'y aura plus moyen de faire une bonne action ou une œuvre d'art sans risquer le baigne ou tout au moins le pilori, il est clair que le monde sera gouverné par des journalistes et que le Déluge de Merde sera sur le point de commencer. »

« Le cul et la galette, tel est le diptyque du journalisme contemporain. »

Je ne puis que souscrire à ces affirmations.

Ainsi en était-il au temps de Léon Bloy.

Ainsi en est-il aujourd'hui.

La presse belge, comme chacun qui sait lire a pu s'en rendre compte, n'échappe guère à ces contingences et, à tout le moins, elle est médiocre. Vulgaire ou banale, grossière ou sans éclat, ses coups de boutoir elle les limite aux ennemis politiques, et ses coups d'encensoir, elle les destine aux messieurs bien en place.

Ainsi me paraît-il vivrant, dans ce pays plus qu'en tout autre, de poser la question : « Le journalisme est-il un art ? »

XXX
Aujourd'hui qu'on numérote les arts, que la septième place est dévolue au cinéma et la huitième à la radio, je ne vois guère trop pourquoi on ne dirait pas du journalisme qu'il est le neuvième art.

Il suffirait pour cela que le journaliste comprît bien sa mission, à savoir : éclairer le public, avec intelligence et sans compromission, sans crainte et sans réserve, avec talent si faire se peut.

Eclairer le public : lui dire tout ce qu'il est en droit de savoir, ce qu'il vaudrait pour savoir. Avec intelligence : clairement, sans ambages et en y joignant la morale.

Sans compromission : ne pas se faire payer pour écrire ce qui est faux ni pour cacher ce qui est vrai; autrement dit : ne pas toucher d'enveloppe.

Sans crainte : ne pas redouter le mépris des gens méprisables ni les sanctions dont on frappe l'homme intègre; savoir boxer à l'occasion.

Sans réserve : ne pas dire forcément avec qui couche l'homme dont on parle, mais le dire si, d'aventure, c'est avec la femme de César.

Avec talent : le piment qu'on peut joindre à tant de qualités.

XXX
On s'en rendra compte aisément, le journaliste-type, détenteur de ces diverses vertus, ne fréquente que rarement les salles de rédaction.

En effet, la plupart des journalistes sont aujourd'hui des bureaucrates, s'ils ne sont pas des mercenaires.

Bureaucrates, ils se bornent à transcrire les dépêches qui leur viennent des agences, se gardant bien d'épiloguer, de vérifier ou de juger, bornant leur maigre apport à les jouster d'un titre plus ou moins racoleur. Ce sont, en vérité, de distingués copistes.

(Suite en page 6)

Pierre FONTAINE.

CE SOIR A LA TRIBUNE

Débat sur

Le plan du Travail

Orateurs inscrits :
MAX BUSET
W. VAN OVERSTRAETEN
(Détails en page 6.)

C'est peut-être l'élément le plus tragique du drame ou de la farce qui se joue en ce siècle odieux, que l'infamie totale d'une presse qui, de déchéance en déchéance, en est arrivée à atteindre une sorte de maximum dans l'ignominie, une sorte de perfection dans l'ordure. Elle me fait songer, cette grande presse moderne, à une de ces castes frénétiques portant dans le ventre tous les feux ardents de l'enfer et poussant la prostitution à son paroxysme, se vendant pour cent francs comme pour cinquante centimes. Ou simplement pour le plaisir diabolique de consommer toujours plus sa déchéance.

Presse libre? Presse neutre? Presse intègre?

Minute! Nous allons voir ça, si vous le voulez bien.

OOO

Je pose en fait que pas un seul journal ne peut vivre actuellement de la seule vente au numéro. Il y a longtemps que cette possibilité a disparu.

Jusqu'à vers 1880, un journal de quatre pages se vendait trois ou quatre sous, parfois plus. A la veille de la guerre, un quotidien de seize ou vingt pages se vendait de

deux à cinq centimes! Il y a eu les perfectionnements techniques? De quelle importance cela, quand on sait que le prix du papier seulement intervient pour 50 p. c. dans le prix d'un journal?

Depuis 1914, le prix de vente a encore baissé, si l'on tient compte qu'il ne fut multiplié que par six, alors que tous les prix de revient le furent par dix.

Prenons le cas d'une feuille française, distribuée à raison de vingt-cinq centimes. Le coût d'un journal de six pages — papier et impression — peut être estimé de quinze à vingt centimes. Si nous évaluons les frais généraux et d'information à cinq centimes par numéro, nous sommes fort modestes (1).

Comme la plupart des grands organes français ont plus de six pages, on peut entrevoir déjà que

(1) Sans tenir compte du personnel d'administration, de rédaction et des nombreuses autres charges, signalons qu'en 1927, le prix d'un abonnement à l'agence Belga était de 60,000 francs; un abonnement téléphonique de 12 minutes entre Bruxelles et Paris coûtait 22,000 francs; un fil spécial Bruxelles-Paris, plus de 100,000 francs.

leur prix de vente est nettement inférieur à leur prix de revient. Cependant, nous n'avons pas tenu compte que, sur ce prix de vente, le journal accorde une remise de 30 p. c. aux distributeurs, qu'il paie des frais de transport, qu'il subit la perte sèche de l'inévitable « bouillon » qui peut, je crois, être estimé au moins à 15 p. c. du tirage total.

Ce qui nous permet d'affirmer que si l'on n'envisage que la vente au numéro, un grand quotidien se vend au moins 50 p. c. trop bon marché. Comme nous savons que les directeurs de journaux ne sont que fort rarement des philanthropes, nous devons chercher comment ils se procurent les ressources qui leur permettent de combler cette perte et de réaliser même des bénéfices. Il faudra également examiner dans quelle mesure les expédients auxquels ils ont recourus portent atteinte à leur indépendance et à leur intégrité. Après cet examen, nous verrons combien de quotidiens indépendants nous restent.

OOO

On peut imaginer deux moyens parfaitement honnêtes pour combler le déficit de la vente au nu-

méro et réaliser éventuellement un profit : 1) la publicité; 2) être l'organe d'un parti politique qui subvient aux pertes inévitables.

Je crois qu'il est absolument inutile d'étudier dans quelle mesure un organe politique peut être impartial. Ce n'est d'ailleurs point son but, qui est plutôt d'interpréter les événements selon la doctrine de son parti et de faire partager cette doctrine par ses lecteurs. Cet organe sera étroitement lié à l'évolution de son parti et, avec elle, son opinion variera. La position du « Peuple » sur la question coloniale, par exemple, n'est plus la même qu'il y a trente ans. Sous le régime tsariste, la presse de ceux qui devaient devenir plus tard les chefs de la III^e Internationale adoptait une attitude bien différente à l'égard du problème de l'Est Chinois que la presse communiste d'aujourd'hui.

Ainsi se démontre que s'il est juste et honnête qu'un parti politique possède ses journaux, ces feuilles ne peuvent cependant prétendre à l'impartialité. Dans leurs informations, dans leur interprétation des faits intervient toujours, qu'ils soient de droite ou de gauche, le souci de servir leur parti.

Encore convient-il de souligner que nous parlons ici d'une presse politique qui a la probité de s'affirmer telle, et non point de ces organes politiques camouflés qui, sous le masque de la neutralité, servent directement ou indirectement un parti.

Dans quelle mesure un organe vivant grâce à la publicité commerciale (le cas est fort rare) aliène-t-il sa liberté?

Disons d'abord qu'un journal n'est libre que pour autant qu'il puisse prendre position à l'égard de certaines questions. Ajoutons que neutralité ne signifie pas abstention, ni conformisme, ni chère-choutisme.

Forcément, c'est cependant dans cette abstention que devra se réfugier un organe vivant de sa publicité. Comptant parmi ses annonceurs des brasseurs et des distillateurs, il ne mènera pas campagne en faveur de l'anti-alcoolisme; insérant la publicité des grands magasins, il ne pourra révéler le tort qu'ils font aux classes moyennes; faisant un chiffre d'affaires important avec les fabricants d'automobiles, il ne s'élèvera point contre les droits d'entrée prohibitifs qui frappent les voitures étrangères. Passant des contrats avec des distributeurs étrangers, il est impossible à ce journal d'adopter dans sa chronique de politique étrangère une attitude



L'ARMÉE DU SILENCE

Leur objectivité

LE PEUPLE DE PARIS...

L'autre jour, c'était la foule immense des patriotes, c'étaient les colonnes innombrables des anciens combattants, tous sans armes, qui venaient clamer leur dégoût du régime des politiciens et qui réclamaient ce ministère d'union nationale dont l'avènement a été hâté par le noble sacrifice de ceux qui sont tombés place de la Concorde... — L'Ami du Peuple du 10.

Rappeons, afin d'éclairer tout ce qui fut commune à la grande presse d'information belge et française, qu'au cours de l'émeute du 6 février, il y eut 260 policiers blessés, alors qu'après la manifestation communiste 12 policiers seulement furent contusionnés.

servé à la presse. En Belgique, j'ignore si un tel fonds existe, mais on peut rétribuer autrement un serviteur que par quelques billets de banque. Cela va depuis la publicité des entreprises d'Etat jusqu'à la distribution des rubans ou les « petits services rendus aux amis de ses amis... »

L'influence de certains journaux est grande et je sais des cas où des ministres ont dû se soumettre à leurs exigences.

LA PRESSE AU SERVICE DES GOUVERNEMENTS ETRANGERS.

Je faisais allusion, tantôt, aux fonds secrets réservés à la presse dans certains pays. Un gouvernement qui ne craint pas de corrompre ses propres journalistes éprouve encore beaucoup moins de scrupules à soudoyer la presse étrangère.

C'est pourquoi existent des rapports si amicaux et si fréquents entre certaines feuilles et certaines ambassades. Il y a, ici, des journaux qui font clairement et visiblement la politique de la France. Il n'y a pas que la France qui use de fonds secrets.

Il est difficile, naturellement, de prouver, pièces à l'appui, pour ce qui regarde le présent. En ce qui concerne le passé, les preuves ne manquent point. Et je puis vous affirmer que, depuis 1914, la moralité du journalisme n'a fait que baisser.

Comment un journal peut-il servir un gouvernement étranger? En lançant, par exemple, un emprunt. J'évoque le scandale des emprunts russes en France avant la guerre. Ici, existent des preuves formelles, révélées par la publication des archives secrètes du gouvernement tsariste par les Soviets. Le conseiller secret Raffalovitch a distribué à cette époque des millions aux plus importantes feuilles françaises. Ce fut une véritable curée, et des organes comme le « Temps » participèrent allégrement à cette vaste entreprise de brigandage. Ils savaient, ces journalistes marrons, ils savaient que les SEIZE MILLIARDS OR qu'ils volaient (aidés en cela par leurs amis les banquiers) à l'épargne française, ne rentreraient plus jamais dans les poches des prêteurs. Ils savaient que les révolutionnaires russes ne consentiraient jamais à rembourser l'argent fourni au tsar afin d'égorger leurs camarades et faire peser sur la Russie le pire régime de répression. Jaurès, Anatole France avaient clamé cela dans des discours retentissants, mais qu'importait à ceux que Raffalovitch lui-même appelait des « pieuvres affamées ». Car il ne se faisait point d'illusions, ce Raffalovitch qui, parlant des journalistes, avouait : « on apprend tous les jours à mépriser quelqu'un ». Des documents ainsi divulgués dans le « Livre noir » et dans l'« Abominable vénalité de la presse », ressortit clairement qu'ont touché, entre autres : M. Deshoux, du « Matin », Marcel Hutin de l'« Echo de Paris », Roels, Tardieu et Hebrard du « Temps », le « Journal » et l'« Agence Havas ». Nous publierons la semaine prochaine des documents accablants et dont nul n'a osé contester l'authenticité.

Ces mêmes rapports Raffalovitch démontrent que la presse française a également émarginé aux budgets secrets de la Turquie, de l'Italie et d'autres nations. Mais cette presse ne s'associait pas seulement à un formidable brigandage, elle commettait encore quotidiennement un acte de

HAUTE TRAHISON ENVERS SON PAYS.

Comment qualifier l'acte de celui qui, obéissant à sa seule véna-

...ET LA TOURBE METEQUE

Mais hier soir! Ce n'était plus le peuple de Paris, frémissant et uni, qui était là, mais une tourbe où l'élément étranger domine, cherchant, à la faveur des ténèbres, à rééditer les actes de vandalisme dont les quartiers de la Madeleine et Saint-Lazare furent récemment le théâtre... — L'Ami du Peuple du 10.

lité, met son journal au service d'un gouvernement étranger, quitte à lancer son propre pays dans les pires aventures? Comment appeler cela, sinon un acte de haute trahison? C'est cependant ce qu'a fait la presse française, à cette époque, en se vendant au gouvernement russe. La politique de provocation à la guerre d'Isvolsky, les manœuvres équivoques de la diplomatie tsariste, la presse française les a soutenues, contre rémunération, jusqu'au bout. Jusqu'au bout, cela signifie jusqu'en août 1914.

Une presse intègre aurait pu agir sur l'opinion française, comme tentèrent de le faire Jaurès, le parti socialiste et pas mal d'intellectuels. Le devoir d'une presse honnête eût été de mettre ses lecteurs en garde contre l'aboutissement fatal de la politique russe.

Mais cette grande presse était profondément corrompue, ses appétits sordides l'ont emporté sur le sens du devoir, elle a trahi, elle s'est prostituée; pour treize deniers, comme Judas, elle a participé à l'assassinat de l'Homme.

Elle a une excuse: c'est que le Président de la République, M. Raymond Poincaré lui-même, se chargeait, en certaines circonstances, de la corrompre et procédait à la distribution des fonds secrets.

On nous dira: vous parlez de la France; rien ne prouve qu'en Belgique... Minute! nous y venons. Il est bien évident que la Russie avait bien moins d'intérêt à se concilier les sympathies de la presse belge que de la presse de la République Française. Néanmoins, parmi les documents révélés par les Soviets, figure une lettre qui nous intéresse tout spécialement. Mais pour que vous la compreniez, il est nécessaire de résumer fort brièvement les faits.

Fin 1910, un ou plusieurs journaux belges soumettent la Hollande de laisser violer la neutralité de ses eaux territoriales par la flotte anglaise en cas de guerre. Cette campagne fut immédiatement soutenue par l'« Echo de Paris » et un député français interpella la Chambre. Ce même journaux — l'« Indépendance belge » — pourrait peut-être nous renseigner à ce propos? — allait, dans ses articles, jusqu'à engager l'état-major français à envahir la Belgique en cas de guerre!

Les archives russes contiennent une lettre écrite par l'ambassadeur de Russie au ministre Sazonov, le 2 février 1911:

« La campagne de presse dont certains journaux belges ont donné le signal a été déclanchée grâce aux subsides français et à la collaboration secrète de l'attaché militaire français en Belgique, dans le but d'empêcher de la sorte, indirectement, le gouvernement hollandais de réaliser ses projets. »

Cette dépêche, je ne l'ai pas vu citer souvent dans les journaux belges. Il ne serait cependant pas inutile, à notre humble avis, de savoir quels sont les organes qui ont, à cette époque, touché de l'argent français. Ne fût-ce que pour établir qu'ils n'ont point changé leurs méthodes.

LA PRESSE ET LES MUNITIONNAIRES.

S'il est une catégorie de forbans qui ont intérêt à s'emparer de la presse, ce sont bien ces messieurs de l'armement et de l'industrie lourde. Quel admirable moyen de pression sur les gouvernements, cette presse qui tout à coup part en lamentations: « Nous n'avons pas assez de canons, nous sommes désarmés devant un ennemi terrible, il nous faut des munitions », ou qui, comme ce fut le cas en Roumanie, annonce brusquement une mobilisation russe près de la frontière bessarabienne. Qui, toujours, parvient à affoler l'opinion publique. Nous assistons, en ce moment même, à des manœuvres

de cette espèce dans de nombreux pays. En Belgique, j'ai prévu la campagne alarmiste qu'allait mener la presse trustée; en France, le « Temps », le « Journal des Débats » ne cessent de pousser leur gouvernement dans la voie de l'armement à outrance.

Dans cette presse, jamais un plaidoyer en faveur de ceux qui œuvrent au maintien de la paix, jamais un article pouvant aller à l'encontre des intérêts des charognards. C'est le « Temps » qui a véritablement assassiné Aristide Briand parce qu'il ne se montrait pas serviteur assez docile des maîtres de forges, c'est la presse dévouée aux marchands de canons qui s'est montrée favorable au Japon attaquant la Chine, uniquement parce que cette guerre permettait aux munitionnaires français de réaliser de gros bénéfices et parce que l'industrie lourde française avait un accord avec le Japon en vue d'exploiter la Manchourie. J'ai parlé, il n'y a guère, de cette odieuse collusion de la presse et des charognards. Depuis, chaque jour m'a apporté de nouvelles preuves, de nouveaux motifs de dégoût et de colère. Ces faits nouveaux, je les communiquerais un de ces jours aux lecteurs du « Rouge et Noir », et l'on verra jusqu'où peut aller la bassesse et la canaillerie de certains pourceaux de l'écriitoire.

J'ai l'honneur de collaborer à une des rares feuilles réellement indépendantes de ce pays; ce journal peut mourir; mais à ces journalistes appartenant à des feuilles charognardes qui piteusement avouent et donnent l'excuse « il faut bien vivre », je réponds: « plutôt crever de faim dans la rue que de me rendre complice de votre abominable besogne ».

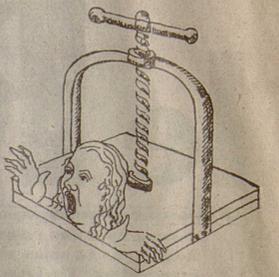
Et je regrette, en passant, de n'avoir pas vu, en Belgique, ce qui s'est produit en France: le jour où l'on a su que le « Temps » était racheté par le Comité des Forges, des journalistes attachés à cet organe depuis de longues années ont flanqué leur démission et s'en sont allés en claquant la porte de ce qui n'était plus une salle de rédaction mais une annexe du Creusot.

CONCLUSION.

Car il faut conclure et tirer les leçons d'un état de faits c'est encore être objectif. Nous avons vu que parler d'une presse indépendante à l'heure actuelle, c'est se montrer simplement fort mal informé. La vérité, c'est que, exception faite pour quelques organes, il n'y a pas de presse réellement libre, ni en Belgique, ni à l'étranger.

Le « Rouge et le Noir » s'enorgueillit de ne dépendre ni d'un parti politique, ni d'une ambassade, ni d'une banque, ni de munitionnaires. Le « Rouge et le Noir » vise à l'impartialité, si l'on entend par là que lorsqu'il prend position en face d'un problème, son attitude n'est jamais conditionnée par des intérêts matériels mais par des raisons d'ordre spirituel ou sentimental.

Aussi, un des aspects les plus attristants de cette époque, n'est-ce pas de voir tous les journaux comme le nôtre végéter et périr faute de soutien effectif, alors que la masse s'arrache des feuilles qui, elle le sait, ne réalisent en aucune façon les garanties d'objectivité ou de probité qu'elle est en droit d'exiger? C'est entendu, il y a la



foule stupide, savamment abruti, veule comme jamais elle ne fut, mais il existe tout de même encore, je l'espère, quelques dizaines de milliers d'hommes capables de réaliser à quel point la grande presse n'est plus qu'un instrument de bourrage de crâne et conscients de la nécessité de garder en vie et de soutenir un journal indépendant qui place l'intérêt public au-dessus de son intérêt propre.

C'est à ces hommes-là que s'adresse mon article, afin qu'après avoir mesuré dans quel gouffre d'abomination est tombé le journalisme, ils tentent avec nous de lutter pour une presse honnête et saine.

Mit ZANKIN.

Les articles contre la paix sont écrits avec une plume taillée dans le même acier que les canons et les obus.
Aristide BRIAND.

Prostitués intellectuels

Lors d'un récent banquet de la presse américaine, M. John Swenton, directeur de la « New-York Tribune », prononçait le toast suivant:

« Il n'y a, en Amérique, rien qui ressemble à une presse indépendante — sauf dans les petites villes de province. »

Vous le savez et je le sais. Il n'y a pas un de vous qui ose écrire honnêtement son opinion. Si vous le faisiez, vous savez d'avance que vous ne seriez jamais imprimés.

Je suis payé 150 dollars par semaine (9,000 francs par mois) pour garder mon opinion sincère « hors du journal » où je suis attaché. D'autres reçoivent le même salaire pour le même métier. Et celui d'entre vous qui serait assez bête pour « écrire » honnêtement son opinion se trouverait dans la rue, à la recherche d'un emploi.

La besogne du journaliste de New-York consiste à détruire la vérité, à mentir impudemment, à pérorer, à vilifier, à ramper aux pieds de Mammon, à vendre sa race et son pays pour le pain quotidien.

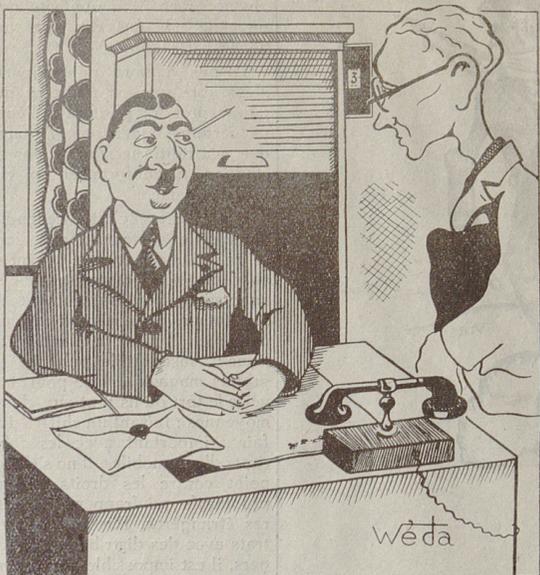
Vous le savez, et je sais aussi quelle est l'extravagance de ce toast à « la Presse indépendante ».

Nous sommes les vassaux et les instruments des hommes d'argent cachés dans la coulisse: nous sommes les pantins, ils tirent les ficelles et nous dansons.

Nous sommes des prostitués intellectuels. »

John Swenton,
Directeur
de la « New-York Tribune ».

DISTINGUONS !



Le directeur (au nouveau reporter).
— On ne vous demande pas d'écrire ce que vous observez, mais d'observer ce que vous écrivez...

CES DAMES



— T'es une nouvelle, toi?
— Non, je suis la Presse bourgeoise.

48^{me} ANNEE — N° 60. 14 PAGES — 30 Cms. A l'étranger : 35 Centimes. ABONNEMENTS: Trois mois 21.50, Six mois 42.00, Un an 82.00.

LE SOIR

Chaque jour de 12 à 24 pages. SALLE DE DEPECES : RUE ROYALE, 134, BRUXELLES.

Ed. *** 5 Editions: Jusqu'à la dernière minute, pour chaque de ses éditions, LE SOIR reçoit par télégraphe, dans ses bureaux, les nouvelles parlementaires, financières et sportives du pays et de l'étranger.

DEMANDEZ une démonstration de la nouvelle FORD... E. P. PLASMAN S. A. 20, boulevard Maurice Lemonnier, BRUXELLES.

LE NUMÉRO : 30 CENTIMES

104^e ANNÉE - N° 59 - EDIT. *

L'INDÉPENDANCE BELGE

BRUXELLES, 17, RUE DES SABLES. ADR. TELEGR. : LINDEBEL-BRUXELLES

C. Ch. P. N° 232.30 - REG. COM. BRUX. N° 60886. TEL. 17.20.73, 17.20.74, 17.20.75, 17.73.10, 17.65.53

TEMPS PROBABLE POUR AUJOURD'HUI: Vente modérée à assez forte des régions Nord-Ouest, très tranquille avec éclaircies, assez froid, gelées nocturnes de -5 à -10 degrés.

Les grands reportages

Comment je me suis cassé un ongle

par Charles de la Boverie

Comme d'habitude, après l'avoir mûrement pensé, je m'étais mis à écrire mon papier (nous, journalistes, nous appelons familièrement « papier » un article) sur le dernier grand événement patriotique et reconfortant « L'avènement de Léopold III. »

Vers la Restauration ?



Monseigneur le Duc de GUISE dans son cabinet de travail

Sommes-nous prêts ? La Belgique en danger ! Où va l'argent ?

Selon les dires d'un expert militaire anglais rencontré par un de nos amis à bord de la malle Ostende-Douvres, les armements secrets de l'Allemagne dépasseraient, à l'heure actuelle, tout ce qui est imaginable. Dans les usines de produits chimiques, le personnel est occupé 26 heures par jour!

Quitte à nous répéter... Le désarmement c'est la guerre !

C'est ce qu'affirme un adjudant de gendarmerie retraité qui nous fait l'honneur de la place est tout indigne: le cabanon! Ces rêveurs dangereux, si on les écoutait, feraient jeter à la mitraille nos canons, nos mitrailleuses, nos fusils. Voilà ce que nous ne pourrions jamais admettre.

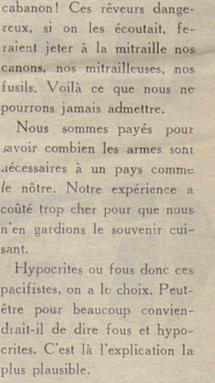
Faisons un rêve !

Dans la lueur diffuse et les éclats évanescents des lustres de lune tombant dans une nette verticalité du plafond profond qui oppresse nos pauvres rêves d'homme civilisé, et comme j'avais cru déjà maintes fois, en des détours parfumés et charmeurs, à voir venir à moi, et que toujours cette réalité était un songe, voici qu'elle vint tout à coup sans que je susse d'où

Les pacifistes sont-ils des hypocrites ou des fous ?

J'ai assisté pendant dix minutes au récent Congrès de la Paix. Ces gens à mine patibulaire, à qui l'on a cédé — on se demande de quel droit? — une salle du Palais des Académies, sont véritablement des spécimens caractéristiques de pacifistes.

A ELSENBNORN.



La neige atteint 1 m. 50 pour la grande joie des skieurs.

Un fameux canard

M. L. Degrelle de Maredsous, vient d'avoir la surprise de voir sa basse-cour enrichie d'un jeune canard fort curieux qui est doté de six pattes et de trois ailes qui ressemblent plutôt à des nageoires. Par contre, s'il n'a point de tête, il a un fort vilain bec. Justement.

LE MUR D'ARGENT

Je tiens pour un devoir sacré de revenir aux déclarations que j'ai faites à la tribune du Parlement et dans de nombreux articles. Certes, je ne mélerai point ma voix à celles d'hommes sans responsabilité qui engagent la nation dans des voies où elle ne risque que de perdre sa grandeur et sa dignité.

LE MUR D'ARGENT. Le « mur d'argent » existe-t-il? C'est là la question. Oui, il existe, mais point comme le commun se l'imagine. J'ai dit aussi que certains fonctionnaires ne sauraient point servir deux maîtres à la fois.

Un visiteur de marque

Sir Basil Zaharoff, membre de la Légion d'honneur, est de passage à Bruxelles. Il n'y vient pas, comme on pourrait le croire, afin de présider le Congrès de la Paix. « Je suis venu », a-t-il déclaré à un journaliste, « à seule fin de revoir votre capital qui m'est chère ».

Un SOLO-SCHLEM. Au Café de la Noix, M. Jean Jacobs, le sympathique lieutenant du 14^e de ligne, a réuni un magnifique solo-schlem avec quinze de l'as, sept, six et trois de carreau, neuf, huit, sept et cinq de pique, tierce à la dame de cœur et quatre de trèfle. Partenaires : Madame J.



LA BELLE ET LA BÊTE...

PETITE GAZETTE

VOICI LE PRINTEMPS. Et voilà... Après les heures sombres de ces derniers jours, les bourgeois qui pointent sur les branches encore nues nous apportent la certitude que tout recommence. Un roi, un grand roi, notre roi est mort... Déjà son successeur bien-aimé a pris en main le sceptre de justice et de bonté.

Un SOLO-SCHLEM

Aux dernières nouvelles, l'état de notre sympathique bourgmestre n'a pas empiré. Nombreux sont les Bruxellois qui s'en réjouissent avec nous! MAX' SHOE. Idéal pour pieds sensibles. HUMOUR ANGLAIS. John rencontre Jim. — Comment vas-tu... yau de pipe? — Pas mal et toi... l'éméri?

UNE TERRIBLE CATASTROPHE

M. Max s'est foulé le pied

Hier soir, l'héroïque bourgmestre de Bruxelles, toujours alerte et souriant, se promenait dans le quartier de la Putterie inspectant avec attention l'état des terrains de la Jonction. A un moment donné et sans que rien l'eût pu faire prévoir, M. Max fit un faux pas et tomba par terre si malencontreusement qu'il se luxa la cheville. De paisibles citoyens qui se trouvaient justement là, accoururent, trop heureux de pouvoir témoigner de leur dévouement au grand bourgmestre. Ils le hissèrent avec d'infinies précautions dans un taxi vert qu'on avait réquisitionné aussitôt. La douleur de M. Max qui s'efforçait pourtant de sourire faisait peine à voir.

Notes parisiennes

Mon ami Doumergue au pouvoir

Encore un de ces souvenirs désagréables dans la vie parisienne que cette Thérèse Humbert. Et pourtant quelles réceptions charmantes elle savait organiser cette femme. Un des derniers salons peut-être où l'on causait quand on ne chantait pas. Je disais donc que M. Doumergue était déjà le doyen à l'époque du Panama et que son intelligence et son haut caractère ne furent point de trop à ce moment-là pour rétablir l'autorité et ramener le calme. Je me souviendrai toujours comme il disait : Georges Clemenceau : « Ne vous frottez pas, jeune homme, j'ai vécu d'autres scandales. Tout jeune encore, j'ai suivi le procès du surintendant Fouquet et plus tard j'ai connu le krach John Law. C'était vers 1720 ça, jeune homme. Depuis les nœuds ont évolué et la civilisation a marché. Un scandale n'empêche plus personne

Un démenti formel

Depuis quelque temps on laisse entendre dans une certaine presse que notre journal n'est plus libre, qu'il est vendu aux métallurgistes, que de l'argent étranger est entré dans ses caisses, qu'il constitue avec trois autres journaux un consortium qu'on a appelé la « presse truquée », consortium chargé de prêcher l'armement à outrance, de défendre les thèses favorables à l'industrie lourde, en un mot de mener une campagne belliciste. Nous répondrons une fois pour toutes. C'est faux!

Un premier prix de tir



M. KOLLON, sergent au 1^{er} rég. des grenadiers qui vient de remporter un 1^{er} prix de tir.

La Presse et la guerre

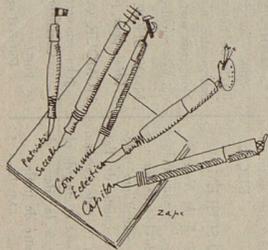
Un aspect du bourrage de crânes

Après s'être soustraite à l'autorité des rois et des empereurs, après avoir proclamé trois fois sa liberté, la France est soumise à des compagnies financières qui disposent des richesses du pays, et par les moyens d'une presse achetée dirigent l'opinion...

Anatole France.

Mais quand personne ne fera plus de l'or avec les machines à tuer, alors le chauvinisme belliqueux de la Presse, n'étant plus alimenté par les budgets de publicité de la métallurgie militaire, s'éteindra faute d'aliment.

Francis Delaisi.



Liberté ! liberté chérie...

EPISODE DU GRAND SOIR.

Au bas du dernier article de M. Victor de Laveleye, publié par le Soir, en Tribune libre, le lecteur étonné a pu lire :

Notre tribune libre étant, par tradition, réservée à des personnalités investies de mandats politiques, et la présence au gouvernement de notre éminent collaborateur, M. Albert Devèze, étant encore exigée pour de longs mois, sans doute, nous avons demandé à M. l'agencé Masson, ministre d'Etat et doyen vénéré du parti libéral, d'occuper dorénavant cette tribune.

L'interim qu'assumait M. Victor de Laveleye, dont nos lecteurs ont pu apprécier le talent, prend fin aujourd'hui.

Tiens! tiens!... A notre connaissance, jamais le Soir n'avait informé ses lecteurs que M. de Laveleye occupait une place de vague intérimaire.

La vérité est tout autre. M. de Laveleye est trop pacifiste au goût du moniteur des concierges. M. de Laveleye est trop « libéral » et n'éprouve pas le besoin, lorsqu'il parle des objectifs de conscience, par exemple, de les traiter d'agents de l'Allemagne ». M. de Laveleye, pour crime de lèse-chauvinisme, a déjà été chassé du Flambeau. Le voici expulsé du Soir.

Naguère, M. Henri Van Leynseele fut de la sorte limogé de l'Etoile Belge.

Qui dit que la presse n'est pas libre en Belgique, Monsieur?

On a beaucoup parlé de ces numéros du Crapouillot qui, en quelques pages justicières, rassemblaient ce que, pendant cinq ans, le style « jusqu'au bout » avait produit de plus éloquent.

Sans doute, nous ne pouvons que nous incliner, une fois de plus, devant la supériorité incontestable du génie français... Qu'il nous soit toutefois permis de rappeler que, si nos journalistes n'ont pu faire mieux, nous serions mal venus de leur reprocher.

Le 20 août, les troupes allemandes entraient dans Bruxelles... Nos spécialistes de l'encrier n'avaient eu que quinze jours pour s'essayer dans ce style glorieux — mais combien fatigant — du communiqué de guerre.

Malgré ce manque de préparation et d'entraînement, j'ose cependant affirmer que nos journalistes belges n'ont pas démerité. Il est même probable que s'ils avaient pu tenir, eux aussi, jusqu'au bout, ils eussent surpassé leurs confrères français. N'oublions jamais que « l'histoire de la tartine » — une des plus belles et des plus classiques — est due à leur imagination d'une fertilité bien nationale. Durant les quinze jours qu'ils eurent pour tenir tête aux mensonges grossiers de la presse allemande, ils ont accompli magnifiquement leur devoir, tout leur devoir!

Les textes que nous reproduisons ci-après sont extraits du journal Le Patriote. Son titre seul l'imposait à notre choix.

M. Z.

Vérité en 1934... Grossier mensonge boche en 1934

Les Liégeois résistent merveilleusement. Les habitants, unis aux gardes civiques, se

battent dans les rues. Les forts tiennent toujours.

Un as

LE 6 AOUT

Exploit d'un boy-scout. — Un boy-scout bruxellois en service à Liège s'est fait remarquer par sa conduite courageuse dans le courant de la journée d'hier. Il est parvenu à arrêter deux ingénieurs allemands qui se livraient à l'espionnage. Ce matin, il a fait prisonnier un cavalier allemand dans les bois de Tilf et il l'a ramené par la bride de son cheval à Liège.

La population et les troupes lui ont fait des ovations sans fin.

Et d'un !

VENDREDDI 7 AOUT.

Le général von Emmich aurait été fait prisonnier...

Et de deux !

LE 8 AOUT.

Le Kronprinz allemand aurait été grièvement blessé par un inconnu qui se serait échappé ensuite. Cette nouvelle provient d'une source digne de confiance.

Imprenables !

LE 9 AOUT

Le généralissime Joffre et son état-major ont visité les forts de Liège; ils ont déclaré au général Lemah que ces forts sont imprenables.

Ils ont faim !

LUNDI 10 AOUT

La plupart du temps ils ne font aucune résistance. Ils ont grand-faim. N'a-t-on pas pris, samedi matin, à Orsmael-lez-Tirlemont, six uhlans en train de se nourrir de carottes et autres légumes qu'ils arrachaient aux champs.

Et de trois !

Un neveu de l'empereur prisonnier. — Deux trains ont amené à Bruges 150 prisonniers de guerre parmi lesquels un capitaine et cinq lieutenants dont le prince Georges de Prusse, neveu de l'empereur.

Et de quatre !

L'empereur allemand serait prisonnier parmi les siens. — M. Hanotaux dit que le bruit court avec une singulière insistance que l'empereur d'Allemagne serait prisonnier parmi les siens... Dans les proclamations lancées ces jours derniers on ne reconnaît plus le style habituel de l'empereur...

La chasse fragique

MARDI 11 AOUT

Un avion allemand a survolé lundi Louvain et toute la région comprise entre cette ville et Liège. C'est en vain qu'une auto militaire lui a donné la chasse...

Ils auront chaud !

Lette d'Anvers. — Au moment où je termine cette lettre, on sonne le rassemblement pour la corvée : épilage des pommes de terre. Il semblerait que nous n'avons jamais fait que cela. Tout se passe vite et bien. Les Allemands auront chaud s'ils approchent un jour de notre fort!...

VENDREDDI 14 AOUT

Les forts tiennent

Les nouvelles de Liège sont bonnes. Les forts soutiennent toujours la lutte.

Flotte, petit drapeau...

Un trait d'héroïsme belge. — Nous sommes à X..., hôpital auxiliaire. Il est arrivé un jeune soldat qui paraissait mourant...

Il portait comme écharpe un drapeau belge de la grandeur d'un essuie-main. Ce drapeau était troué par plusieurs balles. La casquette du soldat portait deux coupures faites sans doute par des baïonnettes. On portait le soldat dans un lit. Avant de s'endormir, il eut encore la force de réclamer son drapeau. Quand on le lui eut rendu, il enleva ses couvertures, plaça le drapeau à son côté et s'endormit.

Le lendemain, frais et dispos, il réclamait son fusil, ses cartouches et son drapeau et retournait à la ligne de feu.

Voici l'histoire de la cafetière

Les prisonniers allemands sont lamentables, épuisés.

Un officier nous disait : « Montrez aux soldats du Kaiser un pain et une cafetière et ils se rendront. » Un d'eux a déclaré qu'ils étaient exténués. Ils souffrent de la chaleur...

Un peu fôf..

Liebkecht et Rosa Luxembourg ont été fusillés à Berlin la semaine passée.

SAMEDI 16 AOUT

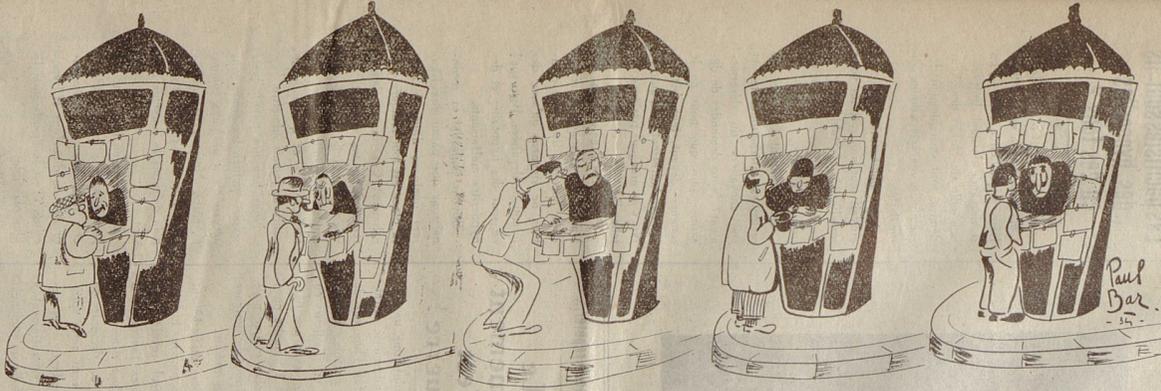
Voilà... voilà

Les projectiles allemands produisent peu d'effet en raison de la localisation de leurs éclats...

Rassurez-vous, patriotes !

Les usines, si nombreuses de Louvroil, Haumont, Feignies, etc., sont arrêtées mais absolument intactes.

Ceci est important à noter; on sait, en effet, que de nombreux Belges ont de grands intérêts dans ces usines de la frontière.



— Alors, vous venez encore une fois chercher « Midi » à 14 heures !

— Vous avez l'« Indépendance » ?
— Hélas ! non, je suis marié.

— Hé ! Monsieur ! votre « Dernière Heure » est arrivée !

— Donnez-moi l'« Heure »...
— Il est 10 h. 25.

— Le « Rouge et Noir », s'il vous plaît.
— Y en a plus : tout est vendu !

LA PRESSE BELGE OU LA DISCIPLINE DE LA MÉDIOCRITÉ

par Paul Neuhuys

La Presse, en Belgique, me semble nettement hostile au réveil culturel de la nation, parce qu'elle considère tacitement et unanimement la lutte des langues et des races comme un danger pour notre existence nationale. La Presse est un puissant moyen d'émancipation pour un peuple, mais dans une société où les affaires d'argent occupent le premier rang, elle devient un instrument d'asservissement mutuel et plus que jamais demeure valable la définition de Balzac : « Le journalisme est une grande catapulte mise en mouvement par de petites haines... »

Pour la Presse belge, la médiocrité est une discipline, car il existe une disproportion croissante entre la puissance de ses moyens d'action et sa carence culturelle. La Presse considère la Belgique simplement comme un état de fait, mais par sa crainte de l'étranger, la flagornerie des grands, son hypocrisie à l'égard de nos lettres, elle se dérobe invariablement à tout sentiment national.

En fait de culture, nous avons la culture maraîchère. A défaut d'une âme belge, nous avons une armée belge, et pour ce qui est de défendre l'ordre, de récents événements nous ont assez démontré de quel ordre il s'agissait : l'ordre de la jarretière...

Toutes les tendances de la Presse peuvent se résumer dans

cette phrase que nous voyons figurer si souvent au bas des colonnes de nos quotidiens : « Par suite de l'abondance des matières, notre Vie Intellectuelle est reportée à demain ». Et l'« Indépendance belge », animée du plus vaillant esprit d'initiative a inauguré récemment une page consacrée aux invalides, sous laquelle paraissent en feuilleton les « Tigres parfumés » par Maurice Dekobra.

La Presse belge se distingue entre toutes par une soumission automatique des idées à la platitude des faits. Par cette trahison perpétuelle de nos forces vives, de nos aspirations profondes, la Belgique apparaît de plus en plus comme un fait brutal d'où toute idée nationale semble délibérément exclue. Car, à travers les rodonnades militaires, les palabres politiques, les billesées littéraires dont nos journaux font leur aliment coutumier, la Belgique semble perdre tout ressort dans un assez veule nonchaloir moral.

Dans le « Soir » du 10 février de ce mois, M. Jules Destree écrit à propos des troubles politiques

qui se sont déroulés en France : « Les pays qui ont subi avec mauvaise humeur la prédominance morale de la France et qui n'ont accepté qu'avec irritation sa victoire vont chercher dans l'histoire de ces néfastes journées une occasion de la mésestimer. Voilà une tendance contre laquelle il faut nous défendre de toutes nos forces. »

N'en déplaise à M. Destree, mais ses insinuations ne semblent pas de nature à nous assurer cette politique d'apaisement que réclament les peuples d'Europe. La Belgique doit trouver, non à l'étranger mais en elle-même, sa propre « prédominance morale » : celle d'Emile Verhaeren, celle de Guido Gezelle. L'antigermanisme pas plus que la francophobie n'ont présidé, certes, à notre formation, mais M. Destree semble nous inviter à sacrifier une fois de plus la Flandre en faveur de la France. Les éperons d'or sont devenus les menottes d'or...

Pourquoi la Belgique ne connaîtrait-elle d'autre alternative que d'être le marchepied de l'Allemagne ou le corps de garde de la France ? Sans doute parce que

l'Etat n'assume aucune unité nationale et qu'au lieu de déborder les frontières linguistiques et de rayonner vers Lille, Dijon, Aix-la-Chapelle, témoins de nos anciens Etats, notre vie culturelle se recroqueville sur elle-même et continue à s'alimenter, à l'étranger, d'idées politiques flétries.

La supériorité de l'idée flamande sur le fait belge, c'est que le flamand a véritablement le souci de son indépendance et travaille à son propre idéal culturel.

Ainsi, nous avons en Belgique tous les éléments qu'il faut pour créer une noble émulation entre deux races, entre deux langues, et gagner l'Europe à notre robuste volonté de concorde. Mais les gérontes qui nous gouvernent, appuyés sur la décrépitude de nos ganaches militaires, en ont jugé autrement et livrent l'opinion à la graphorée de quelques scriboumnotaires : les Roland de Mares, les Dumont-Wilden, etc. qui font profession de méconnaître tout jeune mouvement d'idées, trop préoccupés qu'ils sont de déjouer avec le maréchal Pétain et de se régler sur la Presse française, si accueillante aux professeurs

ès bombardements. Ainsi, à force de répudier notre culture réelle, le français ne sera bientôt plus considéré chez nous que comme une langue morte. ***

Voulez-vous maintenant un échantillon de nos mœurs parlementaires — si l'on peut appeler mœurs cette absence de mœurs — et de notre style journalistique si l'on peut appeler style cette absence de style ? Voici, fragmentairement, un article paru il y a quelques jours dans le « Pourquoi Pas ? », l'organe de M. Dumont-Wilden, et où il est question de l'entrée de M. Van Cauwelaert au ministère :

« On devine très bien ce que s'est dit le vieux routier parlementaire (de Broqueville) qui doit n'avoir personnellement qu'une médiocre sympathie pour l'homme de Lombeek : Ce Van Cauwelaert est un mauvais bougre. Il serait plus dangereux hors du cabinet que dedans. Prenons-le. Donnons lui un os à ronger — il se tiendra tranquille. D'ailleurs, ce démagogue flamand qui fait partie de tant de conseils d'administration n'est pas bien dangereux. On le tient.

Pas dangereux

Les habitants de Jodoigne ont déjà reçu plusieurs fois la visite des Allemands. Jeudi, quatre blessés belges — les écopés comme on les appelle — sortant de leurs lits, les ont mis en fuite.

LE 18 AOUT

Et voici la tartine !

On cite ce mot d'un soldat des carabiniers qui a déjà fait pas mal de prisonniers allemands : « Je ne prends plus mon fusil, maintenant, je m'en vais avec une tartine, lorsqu'ils la voient, ils me suivent ! »

Ressuscité !

Selon des dépêches de Berlin, le socialiste Liebkecht a pris du service dans l'armée.

On comprend ça...

Dans la seule journée de dimanche trois personnes habitant l'agglomération de Bruxelles sont devenues folles. Leur cerveau n'avait pu résister aux bruits que d'aucuns se plaisent à colporter dans le public.

Dernières nouvelles

19 AOUT.

Les forts de Liège résistent... 20 AOUT.

Les forts de Liège sont intactes. La situation est excellente... ***

Le 20 août les premières troupes allemandes occupaient Bruxelles.

Messieurs

les journalistes : en voiture !

Un nouveau scandale en France ? Des députés, des conseillers municipaux de la ville de Paris et... la presse naturellement auraient touché de la Compagnie du Métropolitain 37 millions afin de « favoriser » cette Compagnie. On sait, ici, ce que favoriser veut dire : concussion, chantage, prévarication, etc.

A ce sujet, le Populaire a posé les questions suivantes :

1. Est-il vrai que, ces jours derniers, des inspecteurs des Finances ont examiné la comptabilité de la Compagnie du Métropolitain de Paris ?
2. Est-il vrai que leur attention ait été attirée surtout sur des dépenses se chiffrant à 37 millions et inscrites sous le compte « publicité spéciale » ?
3. Est-il vrai que la direction du Métropolitain ait refusé de fournir des précisions sur la nature de ces dépenses ?
4. Est-il vrai, enfin, que pour échapper, à cet égard, à un contrôle, le Métropolitain ait accepté de verser 4 millions supplémentaires d'impôts, et que le ministère des Finances ait alors décidé de considérer l'affaire comme close ?

Parions que ces questions iront se perdre et seront étouffées dans les profonds tunnels du Métropolitain.

S'il entrevoyait un jour la possibilité de remplacer à la Banque Nationale son ex-copain Louis Franck, il deviendrait éperdument patriote. On peut toujours faire lire un appât de ce genre à ses yeux émerveillés d'idéaliste germanique. »

Nous savons maintenant, grâce au « Pourquoi Pas ? », comment on devient éperdument patriote... Et c'est bien à quoi se résument finalement les tendances de la Presse belge : à faire de la Belgique une vaste communauté d'intérêts, indépendamment de tout idéal.

Dans une « Histoire de Belgique » par Adrien de Meeus, paru récemment chez Plon à Paris et dont le français d'une serine médiocrité corrobore abondamment tout ce que je viens de dire, l'auteur termine son livre par cette définition officielle de notre pays : « La Belgique est une grande société industrielle et commerciale à la prospérité de laquelle tout le monde se sent intéressé. »

Nous, les jeunes, ne saurions souscrire à cette proposition qui affiche un cynisme mépris de nos besoins culturels et, à l'encontre de M. Adrien de Meeus, nous dirons qu'un pays qui se passionne pour de semblables destinées n'est pas assuré de vivre...

Paul NEUHUYS.

L'ART ET LA PRESSE

Souvenirs personnels

Disons la chose brutalement : l'art ne peut pas espérer de la presse quotidienne des services bien sérieux. Même en mettant les choses au mieux, en supposant, par exemple, qu'un journal possède l'un des cinq ou six critiques clairvoyants que nous comptons, que ce critique soit l'un des quatre ou cinq qui écrivent bien, l'un des trois ou quatre qui oseraient écrire ce qu'ils pensent, de ce journal-là même, l'art ne peut guère attendre ce soutien généreux, sans faiblesse, sans aucune équivoque surtout, qui, seul, le sert vraiment.

La courtoisie me défend de citer, à l'appui de mes dires, aucun autre exemple que le mien propre et, malheureusement, l'expérience que j'ai faite au *Vingtième Siècle* n'est pas très concluante, d'abord parce que je n'ai pas l'honneur d'appartenir à ces quatre ou cinq, ni à ces cinq ou six, ensuite parce que ma défense fut plus que médiocre, et, enfin, que j'ai eu affaire à l'abbé Wallez qui était alors au plus fort de sa frénésie. C'était le temps où, chaque matin, pour se faire les muscles, et se prouver sa force avant de foncer dans la bagarre politique, il défenestrait un de ses rédacteurs, parfois deux, parfois une rédactrice. Une drôle d'époque ! Je ris encore souvent en pensant à cette folle pétaudière, aux engueulades dans la cage d'escalier, aux tournées d'adieu que défenestrés et défenestrables échangeaient au café du coin. Dès ma seconde chronique, mon compte fut réglé, le docteur Wibo s'en étant scandalisé. « Le docteur Wibo, proféra l'abbé, qui m'apporte des centaines d'abonnements ! Que pouvais-je contre tant de puissance ? Je pliai bagage sans insister, laissant à mon successeur le soin d'accorder les points de vue de l'art et les scrupules du spirituel docteur.

Sans doute, la plupart des directeurs de journaux ont-ils plus de bon sens que mon abbé, la plupart des journalistes moins d'étourderie que moi, et les Wibo, souvent, moins de fanatisme. Mais des Wibo, presque toujours, hélas ! s'en trouvera, de l'une ou l'autre sorte, pour faire prévaloir contre les intérêts obscurs et incertains de l'art, les impérieuses exigences de la politique, ou celles, délicates, de la courtoisie, ou celles, indiscutables de la publicité.

On peut le déplorer, certes. Mais faut-il s'en offusquer ? C'est une question de point de vue, en somme, et de but. Qu'on me permette de rapporter un petit fait, d'ailleurs assez trivial, qui m'a fortement éclairé là-dessus. Il y a quelques années, le hasard me fit assister, place Madou, à l'inauguration de la statue de la Brabançonne, œuvre d'un Samuel, ou d'un Huygelen, ou de je ne sais quel lourdaud pétrisseur de glaise. Un ministre parla, puis un bourgmestre, puis trois députés (catholique, libéral, socialiste), puis un général, puis un combattant. Enfin, un ténor s'avança, un rouleau à la main, et tandis que les musiciens déjà bombaient le torse et gonflaient leurs joues, le voile, solennellement, glissait sur le bronze. C'est à ce moment de silence que mon ami, séparé de moi par quelques rangs, beugla d'une voix convaincue : « Quel navet ! »

Un fameux navet, effectivement ; mais mon ami avait commis une incongruité. Je le saisis sur le champ et d'une manière si vive que tout un plan des réalités humaines s'en trouva soudainement mis en lumière. Mon ami eût pu sans me choquer crier : « Quel ministre ! », ou « Quel général ! » mais il ne fallait pas crier « Quel navet ! », car que pouvait-il sagement y avoir là d'autre qu'un navet ? Songez que le ministre avait fait un discours comme en eût fait n'importe quel devèze conscient de ses devoirs ; que les députés avaient parlé de la Patrie sur trois modes différents ; que le général avait chanté nos armes victorieuses ; que la foule, enfin, tête nue, s'appretait à

frémir aux cuivres d'une tonitruante Brabançonne. Dès lors, supposez un instant que le voile, en tombant, ait révélé une statue qui n'eût ressemblé à rien de tout cela : les musiciens, stupéfaits, en seraient restés sans souffle, les députés se seraient retournés vers le bourgmestre, le général vers le ministre, et tous vers le commissaire de police, pour voir s'il n'y avait pas erreur. Seul, le ténor, myope et plein de trac, d'ailleurs le dos à la statue, aurait lancé ses premières notes au milieu du désarroi général. Le beau, l'inutile scandale ! Ne faut-il pas en toutes choses respecter l'harmonie, la souhaiter même ? Ne vaut-il pas mieux une sottise entière et qui se tienne, plutôt qu'un mélange qui n'aurait plus de sens ? Et n'est-il pas évident qu'en de pareilles circonstances, ce n'est pas à la statue qu'il faut s'en prendre, ni au statuaire, mais au ministre, aux députés, et d'abord à ce bon peuple écarquillé tout autour ?

Voilà bien des gens à tancer ; trop de gens, en vérité. Peut-on raisonnablement, en cela, attendre quelque chose de nos grands quotidiens, qui, tous, s'appuient farouchement sur l'un des trois tiers de cette multitude ?

Voilà, sans doute, pourquoï, rebuté par le docteur Wibo des mes premiers pas dans la presse, il m'a fallu, pour ne plus me heurter à rien qui lui ressemble, confier mes consciencieuses chroniques au *Rouge et Noir*.

Dure extrémité, car j'ai l'âme d'un citoyen paisible et plutôt timoré, et je ne lis jamais ce journal, — mon journal, — sans quelques frissons. Vérité, vérité, tes pentes sont redoutables ; qui peut jamais prévoir où tu le mèneras ?

A. DASNOY.

PLACE AUX JEUNES !

LE SOIR est à la page

Nous expliquons, d'autre part, dans quelles conditions le *Soir* qui se flatte d'avoir une « tribune libre » vient d'en débarquer le titulaire libéral M. Victor de Laveleye.

Mais il a fallu le remplacer. Savez-vous par qui ?

Par M. Fulgence Masson ! M. Masson est le doyen d'âge du parti libéral qui compte lui-même les plus vieux parlementaires. M. Masson est octogénaire ! M. Masson a plus de quatre-vingts ans !

Voilà comment le *Soir* rajouit ses cadres.

Heureux lecteurs !

Mais, dites-moi, à la veille d'une guerre, le général qui commanderait à quatre hommes et un caporal de coller au mur le citoyen Jaurès et de lui mettre à bout portant le plomb qui lui manque dans la cervelle, pensez-vous que ce général n'aurait pas fait son plus élémentaire devoir ? Si ! et je l'y aiderais.

Maurice de Walleffe.
(17.7.1914.)

LE CINEMA ET LA PRESSE

Les rapports du cinéma et de la presse sont de l'ordre, un peu, de ceux qui unissent une prostituée à son souteneur.

La prostituée, c'est le « septième art », — air connu —, ainsi que ses charmes frelatés et cet air de jeunesse artificielle qu'il s'efforce de conserver, qu'il souligne chaque jour par de nouveaux fards, de qualité douteuse.

Le souteneur (la presse) y trouve toujours son compte en contrats de publicité, commissions, gratifications, etc.

Pour neuf journaux sur dix, le critique cinématographique (*sic*) est en même temps détenteur des contrats publicitaires que lui accordent les firmes productrices, moyennant, comme de bien entendu, de justes complaisances envers leurs films.

Ce qui explique un peu que tant d'entre eux-ci soient des « chefs-d'œuvre ».

×

L'on m'a cité des chiffres (à propos, notamment, du rendement-or de la page cinématographique du *Journal*, sous le règne de M. Jean Châtaignier, — qui était, en même temps que le tenancier de ce petit commerce, l'un des dirigeants de la confrérie journalistique...) Je n'ai pas voulu y croire, d'abord.

Aujourd'hui, j'y suis bien forcé.

C'est à vous dégoûter d'être pauvre.

×

Fermer la gueule, et servir : c'est peut-être le seul moyen de s'en tirer.

Parce que servir, en cette matière, c'est d'abord se servir. Mais voilà : il faudrait pouvoir...

×

Je sais bien que tout ce que l'on pourrait dire là-dessus ne changerait rien à rien.

Je sais bien que la valeur de ses commentateurs n'aurait en aucun cas pour conséquence celle du cinéma de ce temps, ni de ceux à venir (sauf imprévu). Je ne crois guère aux miracles et, quoi que l'on puisse dire ou faire, les producteurs seront toujours les producteurs, et la foule, la foule. C'est tout dire.

C'est dire aussi que, quoi que puissent dire ou faire ceux qui avaient mis quelque espoir dans le cinéma, et ne se décident que malaisément à reconnaître qu'ils se trompaient, le « septième art » et ses maîtres n'en poursuivront pas moins leur carrière respective de machine à plaisir, et d'exploiteurs de la bêtise humaine.

Ils la poursuivront du moins jusqu'au jour où leur bel édifice, — précisément parce qu'il est trop beau —, volera en l'air.

Après, on pourra toujours voir, — essayer de recoller les morceaux.

Mais il est à craindre qu'alors, il ne soit trop tard.

G. D.

L'ABONDANCE DES MATIÈRES NOUS OBLIGE DE REMETTRE AU PROCHAIN NUMERO LES DOCUMENTS SUR :
LA PRESSE ET PANAMA ;
LA PRESSE ET LES EMPRUNTS RUSSES.

La Presse financière

...Il ne restait plus à l'Ingénu qu'à pénétrer dans un milieu social, tout nouveau pour lui, mais dont il était urgent qu'il fit le tour afin de compléter son éducation d'homme moderne, d'enrichir l'arsenal de ses idées sur le monde civilisé qui l'adoptait en son sein troublant et d'étayer, enfin, sa connaissance des éléments si complexes dont l'ensemble constitue ce qu'il est convenu d'appeler : la Société, ou la Nation, ou l'Etat, ou même la Patrie, s'appuyant sur deux magnifiques béquilles ayant nom l'Ordre et la Légimité.

Ce nouveau milieu où l'Ingénu avait hâte de pénétrer, c'était celui du Journalisme.

★
Mais que me soit permise une brève digression dont le lecteur appréciera l'intérêt pour l'intelligence de notre court exposé :

Personne, jamais, depuis Voltaire, ne nous avait introduit dans l'existence de notre héros. Personne, non plus, ne me croira lorsque je révélerai un côté piquant de cette existence dont l'Ingénu m'a fait confidence, sans exiger de mon amitié la difficile promesse de n'en jamais rien dire à quiconque, surtout aux malicieux et goguenards lecteurs du *Rouge et Noir*.

Voici donc :
Après les multiples avatars d'une adolescence tumultueuse, sur fonds d'ignorance, d'honnêteté, puis de curiosité, d'amour et d'exigences passionnées que Voltaire nous a logiquement décrits, l'Ingénu connut un soudain apaisement de l'esprit et des sens. Il prit le temps de lire, d'observer les choses et les gens. Et, faut-il dire, connut d'innombrables étonnements...

A vingt ans — ayant lu Pélémèle Apulée, Plaute... Léon Bloy et Nietzsche, Ruskin et Carlyle — il découvrirait que si les livres étaient utiles à la formation d'un jeune homme bien élevé, rien ne vaut cependant

une promenade exaltante dans les divers mondes au milieu desquels il était appelé à évoluer. Il se jura, dès lors et c'est ici une révélation capitale que je livre gratuitement au lecteur — il se jura, donc, de faire de la suite de son existence une perpétuelle enquête, dont les résultats, il le sentait, seraient autrement intéressants et importants pour l'enrichissement de sa conscience d'homme que la lecture des plus pontifiants auteurs.

L'Ingénu s'en fut donc à la découverte des autres hommes, « ses frères ».

Peut-être, quelque jour, conterai-je par le menu les effarantes étapes parcourues fort diligemment par notre sympathique ami. Pour aujourd'hui, je dois me borner à signaler qu'il fut successivement, ou à la fois commis dans des bureaux commerciaux et industriels, professeur dans plusieurs écoles, attaché à un Tribunal, journaliste dans un important quotidien de province, puis secrétaire d'un homme politique de grande classe. La guerre le met brusquement en face de misères jusque-là insoupçonnées par lui. Ses fonctions l'obligent à voir, dans une crudité chaque jour plus douloureuse, l'abominable sort d'un peuple — éternel sacrifié, pitoyable résigné — qui agonise dans l'indifférence et l'injustice des privilégiés qui continuent de manger, de digérer, tandis que des mères avaient faim, n'arrivaient plus à allaiter leur enfant, et que les petits mouraient « comme des mouches »...

L'Ingénu était devenu un homme, et son cœur battait bien. Il avait vu de près les principales catégories sociales. Il rêvait de connaître maintenant les Maîtres, ceux qui dirigent le Pays, commandent ses destinées, organisent... l'ordre et la légimité.

★
Au lendemain de l'armistice, il était rédacteur dans un grand

— grand par le tirage — quotidien politique de Bruxelles.

« Politique ? » vous écrirez-vous. Mais vous deviez nous parler de la presse financière ?

— Pardon, mais nous y sommes déjà ! Sachez que le journal spécifiquement politique est rare, très rare, chez nous comme — sans doute — chez nos voisins.

Et ce ne fut pas la moindre surprise de l'Ingénu que celle-ci : à peine entré dans cette sainte rédaction, il apprenait que le journal avait une page financière, un rédacteur financier, et des ressources du même nom, procurées par des publicités de banques, de sociétés diverses... et par l'Etat lui-même !

Car, lecteur, n'oubliez pas que l'Etat est, lui-même, un financier et qu'il ne recule devant aucun des moyens de publicité qui assurent l'existence des journaux financiers et qui sont, par ailleurs, une aubaine pour les feuilles politiques !

Grand dévoreur d'argent, l'Etat n'a-t-il point régulièrement — et, hélas ! de plus en plus souvent... — ses emprunts à placer, ses obligations, ses bons du trésor, et jusqu'à ses billets de loteries ?

Voyons, lecteur, mon ami, comment voudrais-tu que ne se fortifient les puissances d'Argent dans un régime qui met l'Etat sous la coupe des financiers ?

★
L'Ingénu affronta encore d'autres « grands » quotidiens politiques auxquels il collabora : ce fut la désespérante et même désillusion. Le cœur un peu soulevé, il accepta ensuite de vivre, quatre ans durant, avec les fonctionnaires, Seigneur Dieu !

Il ne lui manquait plus que de connaître un véritable journal financier et... la Bourse. Il entra naturellement dans le plus connu d'entre les journaux « économiques » — ô pudeur ! — et financiers — et dans la plus mouvementée des Bourses, celle de Bruxelles. Il con-

nut ainsi une faune sociale dont un Dante devrait bien s'inspirer quelque jour !

« Nous ne nous embarrassons pas de morale, notre profession a ses usages, ses mœurs bien à elle ; nous n'avons qu'un devoir : gagner beaucoup d'argent ; qu'un droit : prendre cet argent d'où qu'il vienne ; et nous sommes seuls juges des moyens que nous employons et dont le critérium unique est le succès de nos petites et grands affaires. »

Telle est la profession de foi du Financier, telle que l'Ingénu l'a notée dans des papiers qu'il me confia.

Tels s'annoncent cyniquement les souteneurs de la Presse financière.

★

Petits dialogues :

— Mon cher directeur, j'ai à placer cinquante mille titres à cinq cents francs.

— Quelle option pour moi ?

— Mille titres à quatre cents francs...

— Combien en espèces ?

— Fixez le chiffre vous-même...

— Entre nous, cette affaire ne vaut rien. Mais il y a gros à gagner... Et les gogos achètent tout... Nous avons, d'ailleurs, dans le Conseil d'administration des noms !...

— M. le distributeur de publicité, nous lançons les Pétrilos et les Alcools de la Moskova...

— ??...

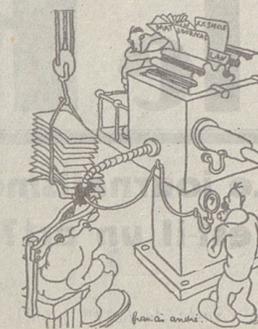
— Oui... Nous savons bien que ça n'existe pas. Mais nous avons fait imprimer les actions : alors, ça doit exister. Il y a cent mille francs pour vous, tout de suite. Organisez votre publicité à votre gré, afin que le bon public nous entende !...

★

Mille « financiers » sont très riches. Dix mille « complices » sont riches. Dix millions de malheureux ont été ruinés. Ils ont désa la misère pour compagnie. Demain, ils crieront...

Georges VANDERVEST.

La machine à fabriquer l'opinion



au Plaza et au Studio Select

LE TRIOMPHAL SUCCES DE LA LONDON FILM

Catherine de Russie

avec ELISABETH BERGNER DOUGLAS FAIRBANKS JUNIOR
Mise en scène de Paul Czinner. Film d'Alexandre Korda.

ARTISTES ASSOCIES

Nous serons bientôt à Bruxelles...

Georges et Georgette

MÉTROPOLE

A partir de VENDREDI prochain

La fantastique tragédie d'un règne de folie

LE MOINE et l'Imperatrice

UN DRAME GIGANTESQUE

Cinéma VICTORIA



BACH MILLIONNAIRE

CARREFOUR

5, PLACE MADOU

La VERITE sur la REVOLUTION Russe

OCTOBRE

« Dix jours qui ébranlèrent le monde »

C'est un film de EISENSTEIN.

LES ENFANTS DU PARADIS
LE CHEF D'OEUVRE Metro Goldwyn Mayer
ENFANTS ADMIS

UNE REVELATION

S. O. S. ICEBERG

Universal-Film.

CE QUE VOUS NE VERREZ PLUS JAMAIS L'IMPOSSIBLE A ETE REALISE

S. O. S. ICEBERG

Universal-Film.

Le ROUGE et le NOIR

Le journalisme est-il un art?

(Suite de la 1^{re} page)

Mais d'autres sont plutôt mercenaires : ils sont payés pour tenir la plume comme le sont les préteurs pour manier le fusil. Dans le sens qu'on leur indique. Ils n'ont pas le droit de penser : on a pensé pour eux. La politique, l'art ou l'éthique qu'ils défendent, c'est selon qu'on leur assigne. Ils louent leur talent de plume tout comme les mercenaires monnaient la justesse de leur tir.

Ainsi voit-on de pauvres hères, non point foncièrement malhonnêtes mais d'une triste faiblesse, qui, mal nourris et mal traités par le régime qu'ils représentent usent leurs dernières forces et leur talent brimé à défendre ce régime qui ne les défend qu'en. Et chaque jour ils alignent avec un zèle touchant et une fidélité de chien battu les arguments mêmes qui forment sans arrêt leur propre déchéance!

Ca, des journalistes et des artistes? Allons donc! Artistes, ils le furent au temps de leur légère jeunesse quand, le front sur, la foi au cœur et le feu au cerveau, ils ont opté pour la carrière. Mais vinrent les années, les banquets, les rubans, les enveloppes et les trusts, l'industrialisation de la presse, les poignées de main faciles. Sitôt c'en fut fini de leur apostolat. Ce fut la soumission, parfois sans profit, parfois sans s'en douter, mais toujours sans grandeur.

XXX

Le journalisme, un art?

Le vrai journalisme, oui.

Mais comment voulez-vous, quand on confond si bien le journalisme vrai et celui que des magnats ont industrialisé! Comment voulez-vous quand des journaux, parfois centenaires, passent de mains en mains sans que leurs lecteurs mêmes en soient informés et sont tristes grossièrement pour défendre une grossière politique!

C'en est donc bien fini de l'art du journalisme, puisque le lecteur même ne discerne plus que bien rarement où est la qualité et où est la vertu; et qu'il lit sans savoir, lassé d'avoir tant lu, avec la même indifférence, l'article probe et bien pensé comme la prose molle et déficiente d'un de ces innombrables valets de plume qui corrompent la presse d'aujourd'hui : pieds-plats du régime, harangueurs baïonnés ou commis du mensonge!

Pierre FONTAINE.

LE CINEMA

LES MISERABLES

Des trois films que Raymond Bernard a tirés du livre de Hugo, tout semble dit alors même que l'on se prépare à en parler. Perfection de la forme : les Croix de bois, ce film indéfendable, nous avait assurés du talent, de la maîtrise technique de Raymond Bernard.

Qualités et faiblesses du sujet : à l'écran plus qu'à la lecture, la ressemblance s'affirme entre les Misérables et Fantômas (Jean Valjean contre Javert, Juve contre Fantômas). Mais Fantômas est d'une qualité poétique mille fois supérieure au moralisme grandiloquent de Hugo. Et puis, tellement moins prétentieux...

Valeur de l'interprétation : Nous savions que Harry Baur était le meilleur comédien de l'écran français. Nous savions que Gaby Triquet (Cosette enfant) était insupportable (le petit Genève, dans le rôle de Gavroche, ne l'est guère moins). Nous savions que tous les autres, Jean Servais, Josseline Gaël, Vanel, etc., étaient honnêtement médiocres.

Le troisième film, le meilleur, compte de bons moments : les barricades (techniquement parlant, et mise à part l'exaspérante abondance du panache « bien français »), la fuite dans les égouts (qu'il ne faudrait tout de même pas comparer à la poursuite dans les marais de Hallelujah, comme on le fait.

Une œuvre importante surtout par son volume.

En somme, beaucoup de bruit pour peu de choses. D.

A la Monnaie

Mercredi 7 mars : Werther, Myosotis. — Jeudi 8 : Lakmé. — Vendredi 9 : Les Pêcheurs de Perles, Les deux Bossus. — Samedi 10 : Le Soldat de Chocolat. — Dimanche 11 : en matinée : Les Noces de Jeannette, La Bohème; en soirée : Rigoletto, Les deux Bossus. — Lundi 12 : Esclaronde. — Mardi 13 : Aramide.

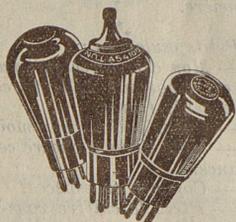
SCALA

Place de Brouckère

DEUXIEME SEMAINE DU TRIOMPHAL SUCCES

S. O. S. Iceberg

*Production Universal.



TUNGSRAM

A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL.

Séance du 28 février

Que penser de l'armée?

Il fallait grand courage, ce mercredi soir, pour braver la tempête de neige. Le public du « Rouge et Noir » est courageux, et c'est devant une salle bien garnie que parleront les orateurs inscrits. Malheureusement, les orateurs, eux, n'ont point fait montre de la même vaillance, et nous avons à regretter l'absence de MM. Henri Borginon, député flamand, et Alphonse Zimmer, jeune catholique d'« Esprit Nouveau ».

En l'absence du frontiste et du catholique, trois tendances sont cependant représentées à la Tribune libre : M. Maurice Beublet, avocat à la Cour, est communiste; Hem Day est anarchiste; Joseph Tordoir est membre de la Ligue socialiste Anti-Guerre. Ce qui nous promet encore un beau débat.

Hem Day estime que l'armée est le corollaire du dogme patriotique. C'est pourquoi il s'efforce de démontrer que le concept « Patrie » ne se justifie ni des points de vue historique, géographique, sociologique ou économique.

Depuis des siècles, des hommes sont morts pour que vivent les patries; que les patries meurent à leur tour afin que vivent les hommes, dit Hem Day.

« Une armée, dans les temps anciens, avait presque toujours pour origine une bande de pillards », affirme l'orateur, s'en référant à Ernest Renan... Ainsi, après une excursion dans le passé, il en vient à l'époque actuelle... La caste militaire n'a fait qu'accroître son influence à mesure que sa tâche essentielle devenait la défense du régime. La caserne est une école du crime; c'est assez dire son rôle moralisateur.

Nécessairement, au militarisme devait s'opposer l'antimilitarisme, non celui des politiciens qui ne combattent l'armée que dans la mesure où elle dessert leurs intentions, mais une action pratique et efficace pour en finir avec l'armée et avec la guerre.

C'est pourquoi Hem Day, qui fit la grève de la faim en prison parce qu'il ne veut plus être soldat, propage l'idée de l'objection de conscience. C'est le seul moyen non seulement d'empêcher la guerre mais encore de mettre fin au régime actuel qui ne résiste que protégé par ses baïonnettes.

Voici, chemise bleue et cravate rouge, Joseph Tordoir qui vient exposer l'attitude de la Ligue socialiste Anti-Guerre vis-à-vis de l'armée. Il répondra aux questions dans l'ordre même où elles sont posées.

L'armée est-elle indispensable? Oui, en régime capitaliste. Le régime ne subsiste que parce qu'il dispose d'un instrument militaire puissant. Il n'en est que plus odieux de voir que ce sont ceux qui ont précisément à souffrir de cette société qui sont appelés à la défendre. Les volés doivent accourir au secours du voleur!

L'armée n'empêche pas la guerre. Plus importants sont les armements, plus immédiats sont les dangers de conflits.

L'armée peut-elle intervenir dans des conflits sociaux? Jamais la bourgeoisie n'a hésité à se servir de l'armée pour étouffer les tentatives du prolétariat en lutte pour ses droits.

Faut-il noyauter l'armée, la supprimer ou la maintenir? La Ligue internationale socialiste Anti-Guerre préconise le refus de service massif en cas de mobilisation. Refus de service direct à l'armée, indirect à l'usine ou aux transports. Actuellement, elle réclame la libération des objecteurs de conscience et lutte pour la suppression du service militaire obligatoire.

M. Maurice Beublet défendra le point de vue communiste. Il le fera avec cette même conviction et ce même talent qu'il apporta, jadis, à défendre Léo Campion devant le conseil de guerre. Je ne suis pas individualiste, comme Hem Day, déclare M. Beublet, et il donne ses raisons. L'armée est un instrument de l'Etat. L'Etat étant lui-même l'expression de la classe sociale qui détient le pouvoir, l'armée sera, soit au service de la bourgeoisie, comme chez nous, soit au service du prolétariat, comme c'est le cas en Russie.

Car, même dans un Etat prolétarien, l'armée est indispensable, tant dans un but de défense intérieure qu'extérieure. A l'intérieur afin d'empêcher une contre-révolution; à l'extérieur, afin d'empêcher les nations capitalistes de porter atteinte à l'Etat socialiste.

L'armée n'empêche pas la guerre; elle ne la provoque pas non plus. Le régime est fauteur de conflits, l'armée sert le régime.

L'armée peut-elle intervenir dans des conflits sociaux? Elle n'a jamais fait autre chose. Voyez en Autriche et appréciez le rôle de l'armée mise au service du fascisme.

L'armée doit-elle disparaître? Oui, mais quelques gestes individuels sont insuffisants pour cette tâche. Il faut d'abord changer l'ordre social et faire la révolution. Dans la mesure où, dans un pays conquis par le prolétariat, le socialisme se réalisera, les classes disparaîtront et l'appareil de l'Etat aura tendance à se dissoudre. Avec lui, l'armée. Ceci ne sera possible qu'après la conquête du pouvoir, non pas dans un seul pays, mais sur le plan international.

Après cette conclusion qui est une profession de foi, le débat public sera des plus animés.

Prendront la parole, entre autres, M. Perigaud, socialiste français, membre du Comité de lutte contre la guerre et le fascisme, et Léo Campion, qui fait la contradiction à son ami Beublet sur ce ton spirituel et sympathique qui lui est familier. Ce qui vaut quelques minutes de divertissement marquées par de nombreux éclats de rire.

Les orateurs répondent à tour de rôle aux nombreuses questions qui leur furent posées.

Après tout quoi, nul sans doute ne s'en retourna plus chaud partisan de l'armée...

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 30 fr. On s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 7 mars, à 20 h. 30 :

Grand débat sur :

Le plan du Travail

Peut-on conjurer la crise? Est-ce la dictature ou la démocratie qui nous sauvera? Est-il possible de mater la haute finance? Le Plan du Travail est-il réalisable? Les classes moyennes adhéreront-elles au Plan du Travail? Le P. O. B. est-il capable de conquérir le pouvoir?

Orateurs inscrits :

MM. Max Buset, député socialiste de Thuin, qui ouvrira le débat;

War VAN OVERSTRAETEN, ancien député communiste, qui répliquera.

Mercredi 14 mars, à 20 h. 30 :

Le docteur Pierre VACHET

professeur à l'Ecole de Psychologie de Paris,

ouvrira le débat sur le sujet de son nouveau livre :

PSYCHOLOGIE DU VICE

Le vice est-il une maladie ou une passion? Y a-t-il des hommes-femmes et des femmes-hommes? Y a-t-il des androgynes? Les perversions sexuelles. Les invertis sont-ils des malades ou des vicieux?

Abonnez-vous

Pour vous assurer une place à tous ces débats, abonnez-vous à la Tribune libre « Le Rouge et le Noir ».

Le prix de l'abonnement donnant accès à toutes les séances jusqu'à fin de la saison 1933-1934 (c'est-à-dire jusqu'en juillet 1934) est ramené à 30 francs.

Le Rouge et le Noir

Hebdomadaire - littéraire, artistique, politique, social

Ni enchaîné - ni déchaîné - éclairé - libre - tolérant

L'Organe des générations montantes

CONTRE...

une presse marchande et vendue...
une politique à la petite semaine...
une littérature de salon et d'académie...
l'abêtissement des masses...

POUR...

une littérature saine et constructive...
une vie nouvelle et équilibrée...
une organisation rationnelle...
la vérité et la justice...

LE ROUGE ET LE NOIR

n'est pas une affaire. Aidez-le si vous pouvez l'aider et si vous avez conscience qu'il fait œuvre utile. Abonnez vos amis. Diffusez ce journal.

38 frs jusqu'à fin 1934 au C.C.P. 2883,74

LE MOT FORMIDABLE N'EST PAS trop grand quand il s'agit de

S. O. S. ICEBERG

Universal-Film.



Spa

La Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole est l'eau de table et de régime des arthritiques.

Projet de rotative rigoureusement conforme

